

Image de soi, image de l'autre

Le mieux serait peut-être de vous faire remonter un peu dans le temps, disons au milieu des années cinquante, pour décrire l'image qui avait cours dans une famille juive vivant au centre de Beyrouth. Loin des oreilles étrangères, qu'est-ce que les parents transmettaient à leurs enfants qui commençaient à s'éveiller au monde ?

Ils leur disaient d'abord : « *Nous sommes juifs* », une chose très importante, et un peu contradictoire. Ce n'est pas un choix. A la limite, cela n'est même pas lié à la religion ou à la croyance en un dieu. On est juif comme on appartient à une tribu. C'est comme ça.

Etre juif est une bonne et une mauvaise chose à la fois. Bonne parce que, leur dit-on, « *nous avons donné le Livre au monde* ». Nous sommes donc très moraux, et savons dire ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. Il faut en être fiers. Mais d'un autre côté, être juif est problématique parce que « *le monde entier est contre nous* ». Quand on est un enfant, on ne comprend pas très bien pourquoi le monde entier est contre nous. Mais enfin on l'accepte, comme on accepte tout.

Avec le temps commencent à venir d'autres éléments. « *Notre vrai pays, dit-on aux enfants, n'est pas celui-ci dans lequel nous vivons, mais un autre, qui n'est pas très éloigné, et que vous n'avez jamais connu. Il se nomme : Eretz, un nom que l'on prononce entre nous, de façon à ce que les étrangers ne sachent pas que l'on parle d'Israël.* » Pour une raison tout aussi inexplicable, ce pays secret, patrie véritable des juifs, est en butte à l'hostilité des « Arabes ». Des Arabes et non des « Pales-

teniens », ce mot n'apparaît jamais, ou alors seulement accolé à un autre : « réfugiés-palestiniens », une tribu qui occupe apparemment le plus bas de l'échelle.

Un jour, un cordonnier vient à la maison pour ressemeler les chaussures. On l'installe sur le porche avec son établi portatif. L'un des enfants de la maison — il a six ou sept ans — observe le spectacle avec une grande curiosité. En particulier, il ne comprend pas comment le cordonnier arrive à avaler une poignée de clous pointus, pour les restituer ensuite un à un. Mais la mère intervient, et éloigne le gosse un peu précipitamment, en lui expliquant tout bas qu'il ne doit pas rester là : « *C'est un Palestinien* », précise-t-elle, avec un mouvement de tête effrayé en direction de l'homme penché sur sa tâche. De cette première rencontre, il n'est pas exclu que le gamin ait conclu que les Palestiniens sont des savetiers à l'apparence pacifique, mais mangeurs de clous et plus ou moins voleurs d'enfants.

Comme quoi les choses ne sont jamais très simples en matière d'images, surtout quand les parents s'acharnent à en délivrer de contradictoires. Ainsi, ils parlent couramment d'eux-mêmes comme des « enfants d'Arabes », « *ibn 'Arab* ». Il s'agit dans leur bouche d'un état de fait, mais qui a son importance. Par exemple, ils disent aux enfants que lorsqu'ils seront grands, ils devront épouser une « *bint 'Arab* », juive bien sûr, mais fille d'Arabe.

Un autre jour, les enfants apprennent avec surprise que nous, les juifs, n'avons pas de problème avec les musulmans. Nous avons toujours très bien vécu avec eux, de tout temps. Et les exemples succèdent aux exemples, témoignant d'une coexistence sans nuages et sans complexes, dans un temps d'avant le temps, sur la terre d'un autre pays fantasmagique, la Syrie, dont la plupart des juifs du Liban sont issus. S'il y a un conflit, il est récent, superficiel, en un mot « politique ». En revanche, le divorce d'avec « les chrétiens » est autrement plus fondamental. Ce sont de fieffés antisémites. Et les exemples, ici aussi, abondent. Mais dans ce cas, l'hostilité est d'une tout autre nature : la querelle ne peut trouver de solution puisqu'à leurs yeux, « *nous avons crucifié le Christ* ». Voilà qui semble clair. Pourtant, les enfants découvrent que ces mêmes « chrétiens » qui dominent le Liban se posent en protecteurs de la communauté juive. Allez comprendre. En contrepartie, les juifs libanais doivent voter pour un député phalangiste, un certain Chader, dont le portrait couvre les rues et les ruelles. C'est « politique ». Mais cela n'empêche pas qu'« *ils ne nous aiment pas et nous le leur rendons bien* ».

« *Mais si nous sommes fils d'Arabes, si nous nous accordons si bien avec les musulmans et si mal avec les chrétiens, pourquoi alors ?...* », demandent les enfants innocents. Et les parents répondent qu'il s'est passé quelque chose, la création d'Israël, et l'on ne s'est plus entendu, et les frontières se sont brutalement fermées, séparant douloureusement des milliers de familles... Lentement, les gosses réalisent qu'ils appartiennent à une communauté vivant comme au milieu d'un gué, en équilibre instable entre son pays d'origine et un ailleurs qui peut aussi bien être Israël que la France, le Canada ou l'Argentine. Dans la conscience collective ainsi transmise, il y a un chapitre « Israël », un autre « Arabes », un troisième « réfu-

giés-palestiniens », un quatrième « le monde entier est contre nous », etc., mais il manque longtemps le lien de causalité qui aurait permis à l'image d'ensemble de se cristalliser. Chacune des pièces du puzzle est livrée seule, sans l'architecture générale qui aurait donné sa réponse au pourquoi. On grandit donc avec en tête ces éléments insolubles, une image en pièces. Comment ne pas se sentir en grande insécurité. En outre, les enfants découvrent très vite qu'il vaut mieux ne pas dire qu'on est juif, si l'on ne veut pas que les visages se ferment. Il est aussi préférable de s'abstenir d'exprimer la moindre opinion politique. Garder ça pour soi. Les gosses ont d'ailleurs peu l'occasion de rencontrer des visages étrangers. Ils vont à l'école juive et reviennent chez eux. En guise de connaissances, ils n'ont que la famille — et elles sont grandes, en Orient, comme vous le savez. Leurs contacts avec les non-juifs se limitent aux deux boutiquiers de la rue — l'un chrétien, l'autre musulman —, aux fils du professeur d'arabe, à des voisins, quelques silhouettes. En été, la plage et éventuellement la montagne leur ouvrent quelques possibilités de relations nouvelles. Mais pour l'essentiel, ils peuvent grandir dans une espèce de corridor peuplé exclusivement de juifs qui pensent tous la même chose. Ce n'est pas un cauchemar, loin de là. Dans les années cinquante, le Liban est le plus doux des pays, et les enfants sont indifférents à la politique. Même les guerres et les révolutions de la région s'arrêtent aux frontières. Le Liban est un non-lieu, mais délicieux.

Vient un jour pourtant où la conscience se cristallise. Disons au milieu des années soixante. Les enfants ont grandi. Ils vont à l'université, où les échos de la guerre du Viêt-nam sont relayés par la gauche française. Ils s'enthousiasment. Au même moment, la réalité de la question palestinienne leur saute au visage. C'est un choc. Ils n'osent pas comprendre. Au nom des juifs, des gens ont expulsé un peuple de chez lui pour prendre sa place. D'un seul coup, tout est clair : les silences familiaux, le mal-être, la situation entre deux chaises, la culpabilité, les projets de voyage. Et l'injustice, longtemps dissimulée dans le discours. Interrogés, les parents justifient ce qui s'est passé par la Bible — « *L'an prochain à Jérusalem* » — et par l'Holocauste... Arguments douloureux, qui plaident au mieux pour des circonstances atténuantes, mais ne parviennent pas à faire passer pour juste ce qui ne l'est pas.

A ce moment seulement, les jeunes gens juifs comprennent leur malheur : depuis leur naissance et aux yeux de tous, ils sont coresponsables de ce drame. La logique communautaire — qui n'est pas propre aux juifs, mais à toute cette région du monde — tient pour acquis qu'ils sont implicitement solidaires de ce qui s'est fait « *au nom des juifs* ». Pourtant, ils savent, eux, qu'ils ne sont pas solidaires : ils n'y sont pour rien !

Ah, mais il faut le dire alors, s'ils n'y sont pour rien. Il faut prendre position. Mais là, les choses se compliquent : « *En parlant, leur dit-on, vous brisez la loi communautaire, et vous sortez du seul cadre existant. Autant dire que vous vous retrouvez à peu près sans protection.* » C'est embêtant. Mais les jeunes gens ont le

sang chaud. Un jour, ils rencontrent à l'université un étudiant né à Haïfa et qui ne peut y revenir. Que lui dire ? Qu'ils pourraient, si ça leur chantait, y aller eux-mêmes dès le lendemain, et pas lui ? C'est intolérable. Une solution serait de ne pas fréquenter ce genre d'individu, de rester entre soi. Dans la communauté juive, c'est ce que font la plupart : ils se rendent imperméables aux autres jusqu'au jour où ils quittent le Liban. A Beyrouth, on disait que les plus pauvres partaient en Israël, et les autres ailleurs. Mais des uns ou des autres, très peu prenaient position en disant : « *je ne suis pas d'accord* ». Très peu. Quelques-uns.

Ceux-là, vers le milieu des années soixante, se sont donc publiquement désolidarisés de leur communauté d'origine et de l'État d'Israël. Ils ont évidemment été très bien accueillis par les gens d'en face, Palestiniens et Libanais. De surcroît, ils ont réussi à entraîner à leur suite des étudiants des universités dites « françaises », sensibles aux idéaux de gauche, mais réfractaires au nationalisme arabe qui faisait le plein dans les universités libanaises, arabes et américaines.

On croit le problème réglé, mais il ne l'est pas. Car ces jeunes juifs qui ont pris position ne représentent rien dans leur communauté. Ils ne sont que des individualités. Mieux, en s'associant à d'autres Libanais en fonction de leurs seules opinions, ils ont rejeté l'appartenance communautaire dans son principe. Ils cherchent à ne plus être juifs. Ou plutôt, à être juifs quand même, mais à ne plus se déterminer en tant que tels. D'une certaine façon, ceux qui partent en Israël, où leur qualité de juifs ne les distingue plus, poursuivent le même objectif. A la différence que leur citoyenneté nouvelle est fondée sur une négation inavouable.

Mais restons avec les premiers, ceux qui sont demeurés à Beyrouth et se sont ouverts sur la société. Très peu nombreux, ils sont évidemment menacés de devenir « *les bons juifs* » des Palestiniens. Position inconfortable, mais surtout fautive. Car une chose est de reconnaître l'injustice et d'affirmer qu'on ne s'y associera jamais ; une autre est d'acquiescer en toutes circonstances à ce que font les Palestiniens. Qu'on le veuille ou non, cela implique une certaine soumission de la parole. Critiquer les comportements ou la politique des Palestiniens éveillera forcément la suspicion. La réalité communautaire est tellement forte dans les esprits qu'il y aura toujours quelqu'un pour dire que les critiques émanant d'un juif sont moins l'expression de sa conviction que d'une sympathie souterraine vis-à-vis d'Israël. En d'autres termes, et à moins de rester dans la stricte orthodoxie pro-palestinienne, on risque à tout moment de passer pour un « *mauvais bon juif* ». Sans que personne ne leur en fasse la demande ou n'exerce la moindre censure, nos jeunes gens sont naturellement poussés, s'ils n'y prennent garde, à observer la loi intérieure d'une nouvelle communauté, et à l'observer même avec plus de rigueur que d'autres. Or ce n'est pas pour ça qu'il sont sortis du cercle, mais pour poursuivre un rêve : être des esprits libres.

Aucun des pays du Proche-Orient ne favorisant spécialement cette entreprise, il ne leur reste d'autre solution que de partir en Occident. Mais du coup, ils sortent de la région, et du jeu qui s'y déroule.

Pourtant, ils y reviennent année après année, et ne se résolvent pas à tirer un trait définitif sur l'histoire qui leur a donné naissance. Cette histoire elle-même les rattrape sans relâche. Ainsi, en juin 1982, l'armée israélienne encercle la capitale libanaise dans le but avoué de décapiter le peuple qu'elle a chassé de chez lui trente-quatre ans plus tôt. Aussitôt, nos jeunes juifs se sentent tenus de revenir et de vivre le siège de leur ville natale, même s'ils n'ont rien de particulier à y faire. Mais les situations comme celle-ci où il est possible de témoigner par sa seule présence restent exceptionnelles.

De ce point de vue, le siège de Beyrouth n'a été qu'un baroud d'honneur. Une fois l'OLP chassée de la capitale libanaise, des forces confessionnelles en ont pris le contrôle. La centrale palestinienne était née à une époque où nationalisme arabe et marxisme permettaient à toutes les confessions de participer à un mouvement commun. Mais les années quatre-vingt ont vu le triomphe des logiques communautaires. Après l'État juif, précurseur en la matière, l'Iran a donné naissance à la République islamique, et les phalangistes libanais ont été tentés par la folie d'un « *pays chrétien* ». Les musulmans libanais, principalement chiites, ont donc répliqué : « *Pourquoi pas nous aussi ?* ». Voilà ce qui mine la région. Voilà pourquoi il n'y a plus au Proche-Orient de place pour les gens qui refusent de se soumettre à la logique communautaire. Le vrai problème est là. Après le départ de l'OLP, les derniers juifs ont été contraints de quitter Beyrouth-Ouest, sous la pression de forces chiites, laissant derrière eux quelques otages, et quelques cadavres...

Revenons pour finir à Tolède, qui nous rassemble aujourd'hui. Ici, pendant trois jours, juifs orientaux, Israéliens et Palestiniens ont essayé de parler d'une paix possible. Beaucoup se sont prononcés en faveur de « la solution de deux États », et c'est très bien. Mais il faut bien voir que c'est seulement une façon de limiter le gâchis. Les juifs qui vivaient dans les pays arabes depuis des centaines, parfois des milliers d'années, n'y reviendront jamais. C'est terminé, une partie des réfugiés palestiniens ne retourneront jamais chez eux, tout le monde en est conscient. Créer deux États, l'un israélien, l'autre palestinien, répond seulement aux nécessités de la *realpolitik*. Mais la politique n'est pas tout. On n'a pas seulement pris aux Palestiniens du territoire, mais autre chose aussi. On leur a pris leur identité. On a effacé leur existence jusqu'en eux-mêmes. Il ne s'agit donc pas seulement de restituer une terre, mais aussi de restituer une image.

Comment ? En essayant de renouer avec une histoire que l'on a tronquée en soi, il y a longtemps, pour pouvoir vivre et se regarder en face. En parlant, en reconnaissant ce qui s'est passé et ce qui est. La parole peut avoir beaucoup de pouvoir, c'est bien connu.

Et si nous agissons de la sorte, nous ne rétablissons pas seulement les Palestiniens dans leur image, nous nous réhabilitons en même temps dans la nôtre. Car ce n'est pas seulement avec eux que l'on a besoin de se réconcilier, mais aussi avec nous-mêmes, *Wal salâm 'aleykom*.

Sélim TURQUIEH